

**Nicolas Le Flahec, Séverine Chevalier, Jérôme Leroy, Christophe Siébert**

### **Autour de Jean-Patrick Manchette**

La table ronde était consacrée au livre de Nicolas Le Flahec, *Jean-Patrick Manchette – Écrire contre* (Gallimard). Après avoir évoqué leur première rencontre avec Manchette, les auteurs ont échangé autour de mots clés choisis avec Nicolas Le Flahec. Conclusion avec l'invité surprise Valerio Varesi.

Animé par Catherine Dô-Duc

### **Séverine Chevalier**

Ma rencontre avec Manchette a été assez tardive, c'était avec *Le Petit bleu de la Côte Ouest*. J'ai été saisie par son écriture, comme par un choc électrique. Avec le sujet le plus con de l'époque : le malaise des cadres. J'ai eu moi-même des parents commerciaux qui étaient en plein dans cette atmosphère, petits cadres, qui accumulaient des objets, soucieux de réussite financière. J'en ai conçu un fort désir d'évasion. Quand j'ai lu ce roman, qui parlait d'un homme comme ça, en fuite devant un système. Quand on regarde l'émission « Apostrophes » qui accueillait Manchette, on entend Léo Malet qui dit « heureusement que tous les cadres ne s'enfuient pas », et Manchette répond « si tous les cadres s'enfuyaient dans la montagne, l'existence serait un peu plus rigolote ». Manchette, on peut le rencontrer de multiples fois, et avec de multiples prismes. Quand j'ai lu le livre de Nicolas, qui est génial, y compris sur le plan littéraire, j'ai eu envie de tout relire. Son écriture est insaisissable. On peut relire et relire Manchette, on ne l'épuise jamais. Il y a toujours autre chose.

### **Christophe Siébert**

J'ai beaucoup traîné en bibliothèques étant ado et post-ado. Je lisais de tout, de la blanche, de la SF, du roman noir, sans réel discernement. Je ne m'intéressais pas encore aux auteurs, seulement aux romans. Manchette a été le premier auteur que j'ai identifié comme écrivain, et à qui j'ai eu envie d'écrire pour lui dire « c'est formidable ce que vous faites ». Malheureusement c'était en 1996, donc trop tard... Il a beaucoup nourri mon écriture, et son humour sarcastique, à froid, m'a beaucoup marqué. Il s'est dégagé de façon naturelle, c'est la force de ses textes qui m'a frappé.

### **Jérôme Leroy**

J'étais en terminale, en 82. Je lisais des Série noire sans distinguer ce que je lisais : du pur divertissement, on allait acheter les trois Série noire du mois. C'est comme ça que j'ai pu découvrir Jim Thomson, Carter Brown ou James Hadley Chase. Et je suis tombé sur Manchette avec *La position du tireur couché*. Et tout à coup, le petit con arrogant qui pensait que toute littérature relevait de l'universitaire s'est rendu compte avec Manchette que la littérature se trouvait aussi là où ne s'attendait pas à la trouver. A partir de ce moment-là, j'ai changé ma vision : on trouve de la bonne littérature partout, et de la mauvaise aussi. Je n'avais rien lu de comparable avant.

### **Nicolas Le Flahec**

Quand j'étais étudiant en lettres, je lisais un peu tout ce qui me passait sous la main : Simenon, les auteurs américains contemporains. Et puis je suis tombé sur le nom de Manchette. Et je suis allé en librairie : j'ai hésité à acheter le Quarto, mais il était un peu cher pour mon budget d'étudiant. J'achète donc le Folio de *La position du tireur couché*. Je le lis quasiment d'une traite, le début me bouleverse, la fin me saisit, comme une onde de choc sur laquelle je surfe encore. J'ai l'impression d'être face à un très grand écrivain. Pendant 10 ans, j'ai continué mes études, toujours en compagnie de Manchette. En tant qu'étudiant en lettres, je cherchais toujours à comprendre. Il y a des livres qu'on prend plaisir à lire mais dont on comprend les ficelles. Avec Manchette, c'était un peu de la magie... Quand s'est posée la question de faire un peu de recherche en littérature, je n'avais pas envie de me lancer dans quelque chose qui ne me passionnait pas. C'est ma femme qui m'a dit : « Et pourquoi pas Manchette ? » Il m'a accompagné, en fait, pendant 20 ans. Quand j'étais jeune, il m'a dit des choses : « Tiens, lis Westlake... Tu as trouvé Guy Debord ennuyeux, mais si tu relisais le *Commentaire de la société du spectacle* ? »

## **MOTS CLES**

### **DISSONANCE**

#### **Nicolas Le Flahec**

Au départ, ma thèse s'appelait « Jean-Patrick Manchette, une écriture de la dissonance ». C'est un mot qui peut venir du vocabulaire de la musique : souvent, en musique, on sauve une dissonance pour aller vers une sorte d'harmonie. En psychologie cognitive, une dissonance correspond au décalage entre ce qu'on pense et ce qu'on fait. La littérature qui compte pour moi n'essaie pas de nous sortir de cet inconfort, mais de le prolonger. Manchette a forgé une écriture dissonante, avec des tensions : à la fois très sombre et très drôle, à la fois distante des émotions et gorgée d'émotions. Une écriture qui lui a permis de raconter les dissonances du monde. Une des caractéristiques du roman noir, c'est qu'il nous rappelle que ça ne va pas bien !

#### **Jérôme Leroy**

Je n'avais jamais pensé à ce mot-là pour décrire ce que je ressentais et maintenant, ça éclaircit beaucoup de choses. Dans aucun roman de Manchette on ne devrait rire, et pourtant une forme de rire et de joie est là, autant due à la virtuosité du bonhomme qu'à la façon qu'il a de nous amener à penser l'époque. Séverine parlait de *Fatale*, dont Manchette disait « Je commence le roman comme Flaubert et je le termine comme Huysmans », c'est-à-dire un processus de décomposition. Ce qui était absolument nouveau pour un lecteur comme moi, c'était ce fameux style behaviouriste. Quand on est lecteur de romans réalistes du XIXe, on est confronté à beaucoup de psychologie. Chez Manchette, il n'y en a pas : il nous oblige à comprendre ce qui se passe uniquement à partir des signaux extérieurs qui nous viennent des personnages, c'est une déstabilisation joyeuse. Quand on y réfléchit bien, c'est ainsi que se présente le monde.

#### **Christophe Siébert**

Le mot « dissonance » me fait penser à ambiguïté, à porte-à-faux. Et c'est ce que j'aime en littérature, c'est ce que j'essaie modestement de faire. Je raconte des choses très noires, mais j'essaie de faire en sorte que le lecteur y prenne du plaisir.

#### **Séverine Chevalier**

La dissonance, cela produit chez moi ce que Freud appelait l'inquiétante étrangeté. On n'est pas certain... Je dirais même plus : en lisant Manchette, j'ai l'impression qu'il y a une écriture qui pulvérise tout le reste. Il introduit des choses très surprenantes, on n'est jamais sûr de rien, c'est comme s'il y avait toujours un texte fantôme derrière le texte. On a parlé du rire, de la joie, mais il y a aussi l'émotion pure, qui est bel et bien présente. Manchette bouleverse avec des moyens infimes : pas de surlyrisme... Pour moi, la dissonance est là aussi.

### **Nicolas Le Flahec**

Manchette lui-même explique que le texte est construit comme un système de filtrage au sens quasiment policier du terme. Et au bout de ce système, seul lui – et le lecteur, éventuellement - est capable de comprendre quel est le sens occulte de l'œuvre. Il y a tellement de textes qui cohabitent chez Manchette, notamment dans *Fatale*... Cette histoire de texte fantôme, cela fait effectivement partie des choses qui séduisent chez Manchette. Je me rappelle la dernière phrase d'une BD que Manchette avait sortie avec Tardi, *Griffue* : « Là où je suis, je ris. »

### **Jérôme Leroy**

Oui, c'est quelqu'un qui est en train de mourir qui dit ça. Je voulais prendre cette phrase comme titre de mon roman *Le dernier jour des fauves*. La tête de mon éditeur m'a fait comprendre que c'était une idée moyenne...

## **IDÉOLOGIE ET POLITIQUE**

### **Nicolas Le Flahec**

Quand j'ai découvert Manchette, j'ignorais absolument tout des étiquettes qui allaient avec, le néopolar, la politique, etc. Dire que Manchette est un idéologue, ça ne fonctionne pas. Car il est plutôt du côté de l'ambiguïté. A preuve, son personnage de Butron, dans *L'Affaire N'Gustro*, qui est plutôt à droite alors que Manchette a milité à l'extrême-gauche. A la fois c'est lui, et c'est son inverse. Il a créé un alter ego dissonant. Il n'est ni moralisateur, ni donneur de leçon. Mais il écrit sur l'idéologie, sur ce que l'idéologie fait aux êtres, aux militants, aux écrivains, à lui-même. On peut aussi évoquer le malentendu par rapport avec ce qu'on a appelé le néo-polar. Manchette se définissait plutôt comme un « post-polareux ». Dans le néo-polar, il y a l'idée d'une sorte de renouveau et de didactisme. Or Manchette n'était pas du tout dans cette optique-là. Beaucoup d'auteurs de néo-polar ont voulu faire des romans un peu didactiques, faire passer des idées. Pour Manchette, si on veut faire passer des idées, on écrit ses mémoires. Si on veut faire exister des personnages de roman et faire réfléchir le lecteur, on ne se contente pas de photographier la réalité.

### **Jérôme Leroy**

Je n'ai pas grand-chose à ajouter, peut-être quand même évoquer le rapport de Manchette au situationnisme, ses relations difficiles avec Guy Debord. La critique du spectacle au sens de toutes les médiations entre nous et la réalité. Chez Manchette, il y a une forme de détournement des codes du roman noir, et des figures d'une époque – le tueur à gages, la maladie mentale. Debord m'a vraiment aidé à lire le monde. S'il y a quelque chose de politique dans l'œuvre de Manchette, c'est effectivement qu'il n'y a pas de catéchisme politique. Et pourtant, il y a dans *Nada* un passage où explicitement il dit comment l'idéologie peut nuire... Une phrase où le seul survivant du groupe dit quelque chose du genre : « Le

terrorisme gauchiste et le terrorisme d'État sont les deux mâchoires du même piège à cons. »

### **Nicolas Le Flahec**

Manchette était un lecteur de Debord, mais Debord, lui, allait jusqu'à imaginer que Manchette n'existait pas, qu'il était en réalité le pseudo d'un ennemi qui voulait lui nuire... Impossible de le convaincre de l'existence de Manchette. Mais après tout, existons-nous vraiment ?

### **Christophe Siébert**

Je dois dire que j'ai tiré une grande leçon politique de la lecture de Manchette. Quand j'avais 25 ou 26 ans, j'étais au RMI et j'écrivais dans mon coin de très mauvais poèmes que personne ne voulait lire. Cette année-là avait paru le *Journal* de Manchette, que j'avais volé et lu avec délices. J'étais tombé sur une entrée où il expliquait qu'il aspirait intellectuellement à la révolution et à l'embrasement du monde, mais qu'en même temps il était persuadé qu'il en serait une des premières victimes. Cette dissonance-là m'a beaucoup marqué.

### **Séverine Chevalier**

Pour moi, l'idéologie, c'est le figement ou le pourrissement de la pensée. Manchette est sauvé par une conception des choses qui, même s'il n'est pas féministe (pour lui, le féminisme est une idéologie), est la suivante. On lui demande dans un questionnaire de Proust quelles sont les qualités qui comptent le plus pour lui chez un homme, il répond : « la bonté et l'intelligence. » Et quand on lui pose la même question pour la femme, il réplique : « la même chose bien sûr, pourquoi voudriez-vous que ce soit différent. » Et cette conception-là explique en partie pourquoi il crée des personnages féminins formidables. Une image me vient : quand Manchette a écrit *Fatale*, il y a intégré du Huysmans. Or dans *À rebours*, Huysmans raconte l'histoire de cet homme qui possède une tortue sur la carapace de laquelle il sert des pierres précieuses. Jusqu'à ce que la tortue en meure. Pour moi, l'idéologie c'est ça.

## **BEHAVIORISME ET STYLE**

### **Nicolas Le Flahec**

L'idée derrière le style behavioriste, c'est que si on veut aller vers une littérature objective, il faut peut-être se méfier des représentations un peu trompeuses de l'intériorité des personnages. L'écriture behavioriste, ou comportementaliste, qui vient du roman noir américain, met tout cela à distance. Du personnage, on ne sait que ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Un style que Manchette pousse à l'extrême dans *La Position du tireur couché*, puisque là le personnage ne parle même plus ! C'est de l'ultra-behaviorisme. Jusque-là, tout va bien pour moi. Là où je ne suis plus d'accord, c'est quand on parle d'écriture froide, à distance de l'émotion. Bien au contraire cela me bouleverse. L'émotion passe par les corps, les paysages, la voix du narrateur, par exemple, le personnage est bouleversé et bouleversant. S'il y a un sens politique au behaviorisme, j'y ai aussi traqué l'émotion. J'ai traqué l'émotion chez Manchette, et quand j'ai lu sous sa plume : « j'écris avec émotion », j'ai compris beaucoup de choses. Cela m'a permis d'explorer un style : un écrivain doit trouver un

équilibre entre la forme et le fond, mes camarades le savent bien. Comme le disait Manchette citant Marx : « la forme n'est pas la forme si elle n'est pas la forme du contenu. » Il y a deux écueils : soit on est du côté d'une écriture idéologique, on délivre un catéchisme militant, soit on est sur la forme pure, et là on fait de la « littérature artistique », comme dit Manchette. Et Manchette trouve un chemin, une forme qui a du sens.

### **Jérôme Leroy**

A mon avis, on ne peut plus écrire tout à fait comme on écrivait avant Manchette. Il y a eu un avant et un après Flaubert, un avant et un après Proust, il y a un avant et un après Manchette. C'est ce qui marque pour moi un écrivain. Le style, c'est quand on reconnaît à l'aveugle, en trois pages, qui est l'auteur. Manchette est d'autant plus intéressant qu'il ne fait pas du behaviorisme de stricte observance. Quand il n'a pas envie d'être behavioriste, il ne l'est pas : c'est le cas des deux romans avec Tarpon (*Morne plaine* et *Que d'os*). Il se forge son propre style.

### **Christophe Siébert**

Je fais une différence entre la langue et le style. Pour moi le style, c'est de la langue qui se voit. Ce que j'aime particulièrement chez Manchette, c'est qu'on ne peut pas l'imiter. Même du mauvais Manchette, c'est impossible à produire ! Comme tu le disais, Nicolas, on ne sait pas comment c'est fait ! Pour moi, c'est la définition des grands livres. On peut le reconnaître, mais on ne sait pas pourquoi. En tant qu'auteur, si j'ai pris un truc à Manchette, c'est effectivement la structure, la composition, qui sont plus faciles à déceler et à récupérer.

### **Séverine Chevalier**

Si on considère que le roman noir, c'est répondre à la question « qui écrase qui », un style qui arrive de l'extérieur a du sens. Mais c'est à nuancer : pour moi, le behaviorisme c'est un peu une vue de l'esprit. Mettons qu'il y ait ici 50 écrivains, si on les met au défi de décrire de l'extérieur telle ou telle personne, on obtiendra 50 textes différents. Manchette produit chez moi un effet extrêmement fort : il me pousse à chercher ma propre manière, il me donne envie de trouver ma façon de faire.

## **RÉVOLUTION ET CINÉMA**

### **Nicolas Le Flahec**

On me demande souvent pourquoi un homme aussi intelligent et lucide que Manchette a cru aussi longtemps à la Révolution. A la fin de sa vie, il a reconnu qu'il s'était trompé. Manchette nous rappelle qu'on va tous crever de ce système capitaliste. Dans sa dernière interview, c'est ce qu'il dit, en évoquant ce que le capitalisme fait au vivant. Il y a une dimension pour ainsi dire écologique dans ce constat. Et ça n'est pas une bonne nouvelle pour nous.

### **Jérôme Leroy**

Il faut resituer Manchette, dans l'après-68. Le roman noir engagé est arrivé dans une période post-révolutionnaire où la révolution n'a pas fonctionné. Mais ça veut juste dire qu'on a perdu le match aller !

### **Séverine Chevalier**

Pourtant dans *La position du tireur couché*, le personnage du tireur à gages se dit qu'il aimerait bien aller quelque part avec la femme qu'il aime, et son interlocuteur lui répond qu'il n'y a plus nulle part où aller...

## Nicolas Le Flahec

Là encore, dissonance... Malgré tout cela, Manchette essaie toujours, avec beaucoup d'humilité, de dire combien il reste important de lire des livres. Il n'est pas nihiliste non plus. Manchette continue à être lu, compris et traduit, y compris à l'étranger, en particulier en Italie.

## VALERIO VARESI...

lit en italien le début de *La Position du tireur couché*.

« Je dirais que le traducteur était remarquable. Mais Manchette était en colère parce qu'il avait cité *La Forza del Destino* au lieu de *Il Trovatore* de Verdi, sans doute parce qu'il trouvait que ça sonnait mieux. Manchette, furieux, a écrit : « les Italiens vont penser que je ne connais pas Verdi. » Il a demandé que l'éditeur publie un avis pour expliquer que l'erreur était du traducteur, et pas de lui...

A peu près à la même époque que Manchette, il y avait en Italie trois auteurs qui faisaient un travail comparable: le Sicilien Leonardo Sciascia (*Le jour de la chouette*, où il racontait la mafia aux Italiens qui ne la connaissaient pas), le Milanais Giorgio Scerbanenco qui a raconté le Milan du boom économique, le succès de la Bourse, et la violence entraînée par la circulation de l'argent). Il y a eu aussi Carlo Emilio Gadda qui a donné une définition très voisine de la construction manchettienne : il parlait de « dépression cyclonique », avec la dépression de l'assassin, et les forces sociales qui tournent autour de lui. Les assassins étant à l'intérieur d'un contexte social favorable. Pour moi Manchette, lui aussi, a théorisé le roman moral. La littérature marche en syntonie avec le temps, entre la France et l'Italie. Pasolini disait quelque chose comme « la littérature peut supposer la vérité, là où la justice et la police ne peuvent pas la démontrer. » Aujourd'hui, les romans policiers engagés ne sont pas dominants en Italie. En ce moment, ce sont les romans d'enquête traditionnels, rassurants, qui sont à la mode. Alors que ces romans-là ne correspondent pas du tout à notre époque. Néanmoins, en Italie, l'influence de romanciers comme Manchette et Izzo a été très forte. »